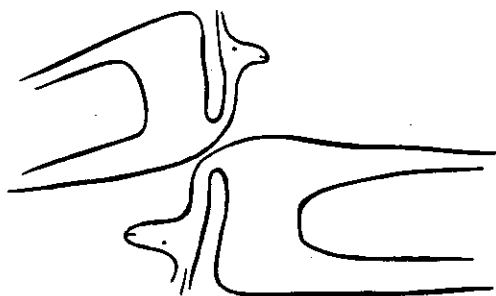


CONSEIL DE LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE EN ALGÉRIE

CENTRE DE RECHERCHES  
ANTHROPOLOGIQUES, PRÉHISTORIQUES  
ET ETHNOGRAPHIQUES

# LIBYCA



ANTHROPOLOGIE — PRÉHISTOIRE  
ETHNOGRAPHIE

# LIBYCA

Tome XV

Année 1967

## SOMMAIRE

### PRÉHISTOIRE

C. ROUBET. --- Découverte de nouveaux galets aménagés dans la région sétifiennne .....	9
Ch. GOETZ. --- La station de Bou-Aïchem (Oran) .....	15
C. BRAHIMI. --- Les outils biseautés du gisement Rassel (Chenoua). .....	65
G. AUMASSIP. --- « Oued Labied », un ensemble néolithique de la région de Fort-Flatters .....	73
II. CAMPS-FABRER. --- Les sculptures néolithiques de l'Erg d'Admer. Leurs relations avec celles du Tassili N'Ajjer.....	101
J. MOREL. --- Découverte d'une pierre à gorge dans une escargotière capsienne de la région de Tébessa (Algérie). Les pierres à gorge du Sahara oriental .....	125
B. DEDIEU. --- Recherches préhistoriques dans la région d'Am M'ila .....	139
D. GREBENART. --- Prospection archéologique dans la région de Taza (Maroc). Préhistoire et protohistoire .....	147
G. AUMASSIP. --- Note sur quelques dégraissants des céramiques néolithiques du Hoggar - I .....	157
F.-E. ROUBET. --- Nouvelles gravures rupestres du sud de l'Atlas saharien (Station du Méandre, près de Brézina) .....	169
G. LEFEBVRE. --- La station de gravures rupestres de Daïet es-Stel (Sud-Algérois) .....	207
N. LAMBERT --- Tayadirt. Une nécropole protohistorique en Haute Moulouya .....	215

### ETHNOGRAPHIE

L. YAKER-RAHMANI. --- Présages de la région de Cap-Aokas (Petite-Kabylie) .....	263
G. LEFEBVRE. --- Les poteries du Chenoua. --- Etude des formes .....	269
I. LEFEBVRE. --- Etude sur les villages de regroupement du Chenoua en 1966-1967 .....	289
J.-P. SAVARY. --- Cimetières à stèles en bois taillé du douar Sahel (S.-O. de Marengo) .....	307
M. JANON. --- Stèles funéraires en bois sculpté de Cherchel .....	343

### CHRONIQUE

Bibliographie Maghreb-Sahara 1966: Anthropologie, Préhistoire, Ethnographie .....	359
G. CAMPS. --- La Préhistoire en Algérie et les activités scientifiques du C.R.A.P.E. durant l'année 1967 .....	373
Prises de dates (par D. Gréhenart et J. Lihoreau).....	411
Comptes-rendus (par II. Camps-Fabrer et L. Lefebvre).....	415
Tables du tome XV.....	419

## TRANSCRIPTION PHONÉTIQUE

## TABLEAU DES SIGNES SPÉCIAUX EMPLOYÉS

ʔ	—	ع	=	th	sourd anglais
ʔ	—	ط	=	t	emphatique
ʔ	—		=	ts	affriquée ou semi-occlusive
ʒ	—	ج	=	j	français
ǰ	—	ج	=	dj	français
h	—	ح	=	h	très fort
h	—	ه	=	h	aspiré français
h̄	—	ح	=	ch	jota espagnole
ɖ	—	ذ	=	th	anglais doux
ɖ	—	ظ	=	d	emphatique
z	—	ز	=	z	emphatique
ʃ	—	ش	=	ch	français
č	—		=	tch	
s	—	س	=	s	emphatique
ε	—	ع	=	(epsilon grec)	spirante laryngale sonore
γ	—	ع	=	r	(gamma grec) grasseyé
q	—	ق	=		arrière-gutturale sourde
k	—	ك	=	k	français
k̄	—		=	k	dorsale palatale spirante sourde
u	—	و	=	ou	français
ũ	—	و	=	ou	penchant vers o
w	—	و	=	w	(ou consonne) anglais
y	—	ي	=	y	français (I consonne)
ā	—	آ	=	i	voyelles longues
ə	—		=	e	renversé (voyelle furtive)

Nota : les consonnes et les voyelles non mentionnées dans ce tableau ont la valeur qu'elles ont en français.

## LES POTERIES DU CHENOUA

## - ÉTUDE DES FORMES -

par

G. LEFEBVRE

Le massif du Chenoua est une presqu'île située à environ 70 km à l'ouest d'Alger, coupée à sa base par la route nationale qui relie T'ipasa à Cherchell, contournée entièrement par la route touristique qui longe la mer. Il est habité par une population strictement berbère qui, à l'origine, vivait dans de petites fermes disséminées; depuis moins de dix ans, cette population s'est regroupée en une dizaine d'agglomérations<sup>1</sup>.

Malgré les bouleversements, les femmes ont continué leur activité traditionnelle de potière. Nous avons pu acheter leurs œuvres en différents villages : Beldj-Cité, Beldj-village<sup>2</sup>, Trois-Îlots, Ouzakou et Desaix-Cité. A Beldj-Cité et aux Trois-Îlots, nous avons observé les phases successives de fabrication.

Il convient de distinguer les poteries à usage domestique et celles réalisées pour la vente. Fabriquées par chaque ménagère pour son usage personnel, les premières changent peu d'un village à un autre, et les espèces en sont limitées : plats à laver le linge, plats à pain, plats à servir les mets, marmites, jattes, cruches et cruchons, kanouns.

Les secondes présentent une bien plus grande diversité : elles peuvent être inspirées d'objets à usage ménager (assiettes et plats, cruches et cruchons, kanouns réduits aux dimensions de cendriers...), de poteries berbères traditionnelles mais non utilisées au Chenoua (plats doubles ou triples, plats à pied, cruches en forme de poule, cruches en forme de cale-basse...), de jouets que fabriquent les enfants (petits animaux tels que tortues, oiseaux, chiens, chats, chevaux...), d'objets du marché européen (vases, assiettes, plats, boîtes à bijoux, bonbonnières, cendriers, bougeoirs...), des poteries votives (bougeoirs et coupelles à parfum).

1. Cf. LEFEBVRE (L.), *Étude sur les villages de regroupement du Chenoua en 1966-1967*. Libya, Anthrop. Préhist. Ethnogr., t. XV, 1967, pp. 289-306 et carte p. 290.

2. Il convient de distinguer Beldj-Cité, qui est un centre de regroupement, de Beldj, ancien village où sont retournées quelques familles, et qui est situé à 200 m environ de la cité. Cf. LEFEBVRE (L.), *l. l.*, pp. 294-295.

## LES POTERIES A USAGE DOMESTIQUE

## LE PLAT A LAVER LE LINGE.

C'est un grand plat tronconique de 12 cm de hauteur environ, de 50 à 70 cm de diamètre. Soigneusement poli à l'intérieur, il n'est ni engobé, ni peint, ni verni. Sa seule décoration consiste en entailles faites sur le bord au moyen d'une latte de roseau. Ce plat est fabriqué et utilisé dans tous les villages du Chenoua que nous avons visités (Fig. 1 a et Fig. 4 a).

Il existe en d'autres régions de Kabylie où il sert non à laver le linge, mais à rouler le couscous, remplaçant alors le grand plat en bois destiné plus couramment à cet usage. Nous l'avons trouvé dans la région de Tizi-Ouzou; H. Balfet<sup>1</sup> le signale chez les Aït Smaïl où il porte des décorations peintes.

## LE PLAT A PAIN.

C'est un plat tronconique de 4 à 5 cm de hauteur pour un diamètre moyen de 35 cm. Il possède deux oreilles verticales qui prolongent le bord et sont diamétralement opposées. Finement poli, il ne porte aucune décoration (Fig. 1 b et Fig. 4 b).

En Kabylie, il y a deux sortes de plats à pain : l'un à fond lisse qui sert à cuire le pain levé, l'autre à fond en relief utilisé pour la cuisson des galettes. Nous avons pu les voir dans la région de Tizi-Ouzou, dans l'Aurès, dans la vallée de la Soummam; H. Balfet<sup>2</sup> les signale chez les Aït Smaïl.

Au Chenoua, nous n'avons trouvé que le plat à fond lisse qui sert rarement à cuire le pain : on l'utilise pour contenir la pâte qui lève, pour la transporter de la cuisine au four, pour mettre le pain au sortir du four (dans ce dernier cas, on couvre le plat d'une corbeille d'alfa et d'un linge pour maintenir le pain chaud).

## LE PLAT A SERVIR LES METS.

Ce plat galbé a une forme qui tend vers la calotte de sphère; cependant il subsiste toujours un fond plat dont la surface est plus ou moins réduite. Peu épais, le bord est plat, légèrement incliné vers l'intérieur. Un mamelon, percé d'un trou pour la suspension, se trouve sur le flanc ou sur le bord; dans ce dernier cas, il est fréquent de trouver, diamétralement opposé, un autre mamelon de même volume, mais non percé (il y a même parfois trois protubérances en triangle ou quatre opposées deux par deux).

1. BALFET (H.), *La poterie des Aït Smaïl du Djurdjura. Eléments d'étude esthétique*. Rev. afric., t. XCIX, nos 442-443, 1<sup>er</sup> et 2<sup>e</sup> trim. 1955, pp. 289-340 (pp. 292-294, Fig. 2 a et Pl. I c).

2. *Ibid.*, p. 292, Fig. 1 b et Pl. I a et b.

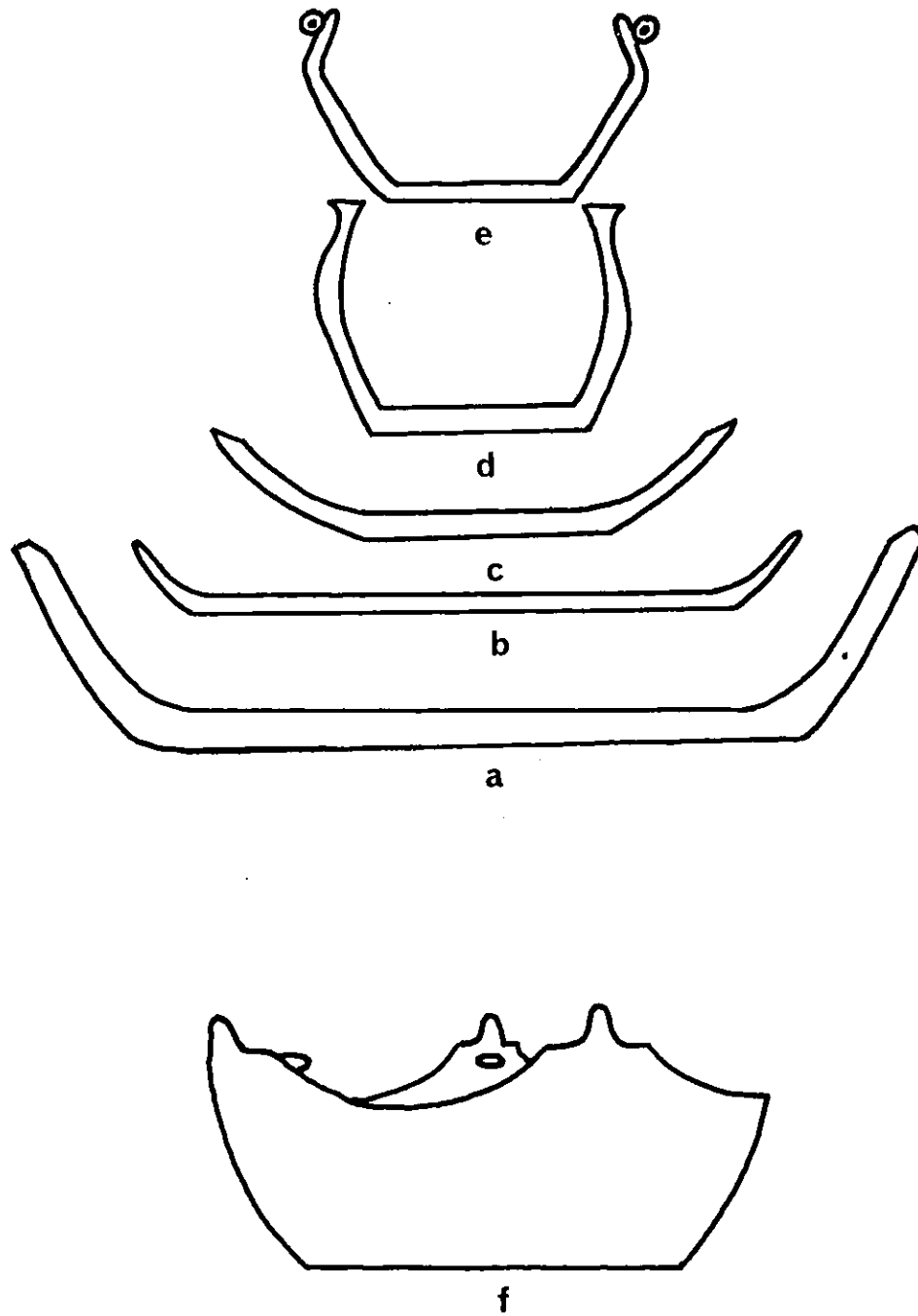


Fig. 1. - COUPE DE QUELQUES POTERIES DU CHENOUA A USAGE DOMESTIQUE : a) PLAT A LAVER LE LINGE; b) PLAT A PAIN; c) PLAT A SERVIR LES METS; d) MARMITE; e) JATTE; f) KANOUN.

D'un diamètre variant de 20 à 30 cm, ce plat peut être très peu profond ou très creux. Il est toujours poli, engobé, peint et verni. Le décor affecte toute la surface intérieure ainsi que les bords, l'extérieur étant seulement poli et engobé. En général, confection et décor sont très soignés. (Fig. 1 c et Fig. 5 b).

On retrouve ce plat presque partout en Kabylie: tantôt la forme est identique à celle du plat du Chenoua; tantôt elle est légèrement différente, en particulier en ce qui concerne le bord qui peut être plus ou moins large, plus ou moins évasé, présenter parfois un méplat<sup>1</sup>.

#### LA MARMITE.

C'est un vase galbé à fond plus étroit que l'orifice, à panse large, dont le plus grand diamètre se trouve à peu près à mi-hauteur. Il présente un bord à méplat horizontal qui s'élargit et s'épaissit pour former quatre oreilles horizontales s'opposant deux à deux. Sauf exception, il n'est pas de grandes dimensions (la hauteur est en général de 14 à 18 cm).

Épais et lourd, ce vase est fabriqué essentiellement pour aller au feu (il sert à faire cuire les bouillons et les sauces). S'il est poli, il ne porte aucune décoration. Le seul souci de la potière a été de le faire résistant (Fig. 1 d et Fig. 4 c).

#### LA JATTE.

Elle existe sous deux formes<sup>2</sup>: l'une carénée, l'autre (plus volumineuse en général) galbée avec tendance vers la sphère.

La jatte carénée est la plus fréquente. C'est un vase à ouverture très large, dont le plus grand diamètre est situé à la carène; située au tiers supérieur, celle-ci est souvent atténuée par le polissage au point d'être à peine visible. La hauteur varie de 10 à 12 cm pour une ouverture dont le diamètre est compris entre 16 et 18 cm. Deux mamelons diamétralement opposés, situés près du bord, sont percés d'un trou dans le sens horizontal; on y passe une cordelette qui sert d'anse au vase. L'intérieur est seulement poli. À l'extérieur, le vase est entièrement engobé, mais il n'est décoré et verni que dans la région comprise entre la carène et l'ouverture.

1. Cf. VAN GENNEP (A.), *Études d'ethnographie algérienne*. III, *Les poteries kabyles*. Rev. d'Ethnogr. et de Soc., t. II, 1911, pp. 276-331, Pl. XVII K (Takka), Pl. XVIII G, E, II (Beni Aïssi, Beni Douala, Pl. XIX K (Aït Daoud). BALFET (II.), *l.l.*, p. 294, Fig. 1 d et Pl. II. BALFET (II.), *Les poteries modelées d'Algérie dans les collections du Musée du Bardo*. Libya, Anthropol. Préh. Ethnogr., t. IV, 2<sup>e</sup> sem. 1956, pp. 289-346, Pl. VII (Zemora), Pl. IX (M'Kira), Pl. X (Kabylie maritime).

2. Bien que G. Camps ait défini les jattes comme des vases « toujours carénés », nous conserverons le nom de jattes à ces vases, même quand ils sont galbés: techniquement, ils correspondent en effet à sa définition: ce n'est qu'à la finition que la carène a été effacée par raclage et polissage de plus, même lorsque la carène a totalement disparu, le décor affecte le tiers supérieur du vase, c'est-à-dire l'emplacement compris entre le bord du vase et l'endroit précis où devrait se trouver la carène. Cf. CAMPS (G.), *Corpus des poteries modelées*. Trav. du C.R.A.P.E., Paris, A.M.G., 1964, pp. 52-55.

La jatte galbée a son plus grand diamètre situé dans une région du vase comprise entre la moitié et le tiers supérieur de la hauteur. Comme pour la jatte carénée, l'ouverture est très large, mais inférieure au plus grand diamètre. La décoration affecte autour de l'ouverture une bande large de 4 à 6 cm (Fig. 1 e et Fig. 5 b).

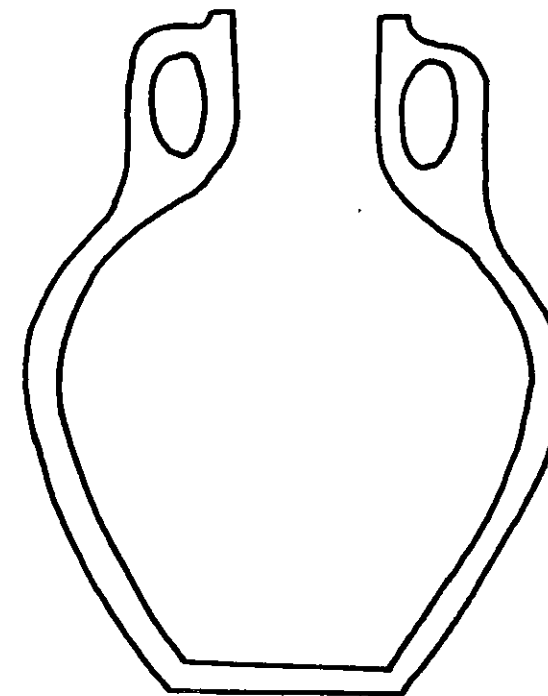


Fig. 2. — COUPE DE LA CRUCHE A PORTER L'EAU.

#### LA CRUCHE ET LE CRUCHON.

Ce genre de vase a des formes et des dimensions qui varient selon les villages et l'usage qu'on en fait. Il existe des cruches destinées au portage de l'eau, des cruches qui servent à rafraîchir l'eau de boisson, des cruchons à boire. Cependant, nous n'avons trouvé ni cruche, ni cruchon à Ouzakou: le portage de l'eau y est effectué au moyen de seaux; des seaux plus petits accrochés à un chevron du toit permettent de rafraîchir l'eau qui est servie dans des pots en verre ou en plastique.

La cruche destinée au portage de l'eau ne se fabrique qu'à Beldj, dans l'ancien village. Relativement grande par rapport à celles fabriquées dans les autres villages du Chenoua, elle est néanmoins de dimensions modestes si on la compare à celles de la vallée de la Soummam (hauteur: 50 à 60 cm) ou de la région de Michelet (hauteur: 70 cm, et parfois davan-

tage); la hauteur varie en effet de 30 à 40 cm. Il s'agit d'un vase galbé, à panse volumineuse, dont le diamètre maximum se trouve à mi-hauteur ou légèrement plus haut. Dans la vallée de la Soummam ou chez les Aït Smail du Djurdjura<sup>1</sup>, le diamètre maximum se trouve environ au tiers supérieur, ce qui donne à la cruche de ces régions un aspect moins lourd : la cruche de Beldj apparaît massive. Son goulot cylindrique mesure 9 à 11 cm de diamètre extérieur et 6 à 7 cm de hauteur. Diamétralement oppo-

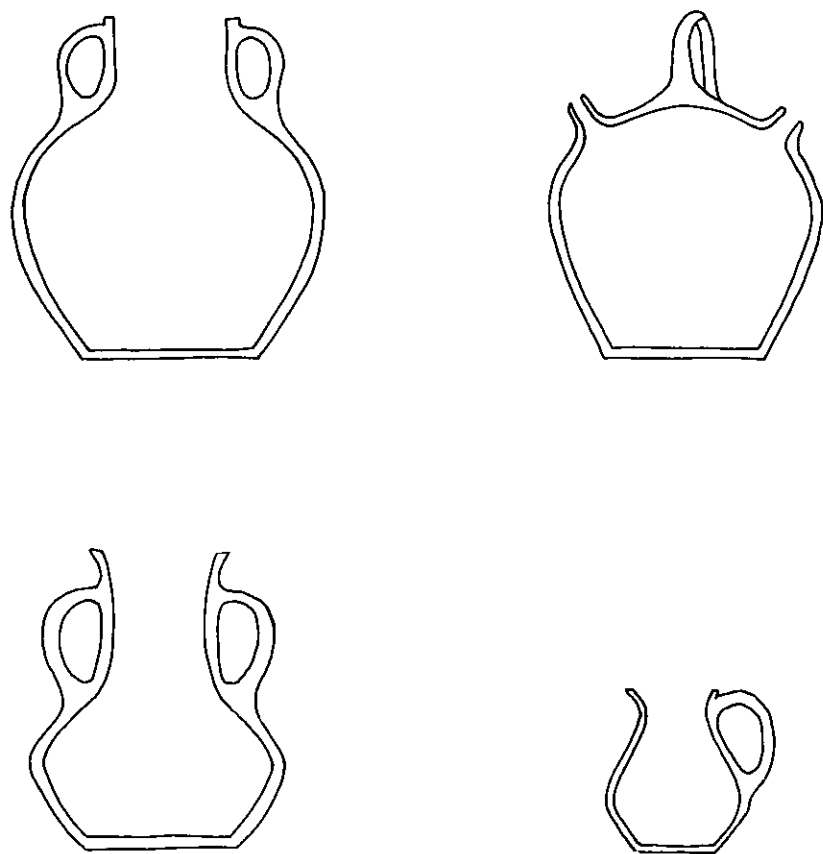


Fig. 3. - COUPES DE CRUCHES A RAFRAICHIR L'EAU ET D'UN CRUCHON A BOIRE :  
à gauche : CRUCHES A RAFRAICHIR DE BELDJ ; à droite : CRUCHE A RAFRAICHIR DE DESAIX-CITÉ, CRUCHON A BOIRE.

1. Balfet (II.), *La poterie des Aït Smail...*, t. I., p. 293, Fig. 2 h. Id., *Les poteries modelées d'Algérie...*, t. I., p. 319, Fig. 6 (Kabylie occidentale), Pl. XII (Grande Kabylie). Lefebvre (G.), *Le portage de l'eau dans deux villages de Petite Kabylie*. Libya, Anthropol. Préhist. Ethnogr., t. IX-X, 1961-1962, pp. 199-204, Fig. 2 à 5, p. 202.



Fig. 4. - a) PLAT A LAVER LE LINGE; b) PLAT A PAIN; c) MARMITE;  
d) KANOUN.  
(CLICHÉS A. BOZOM).

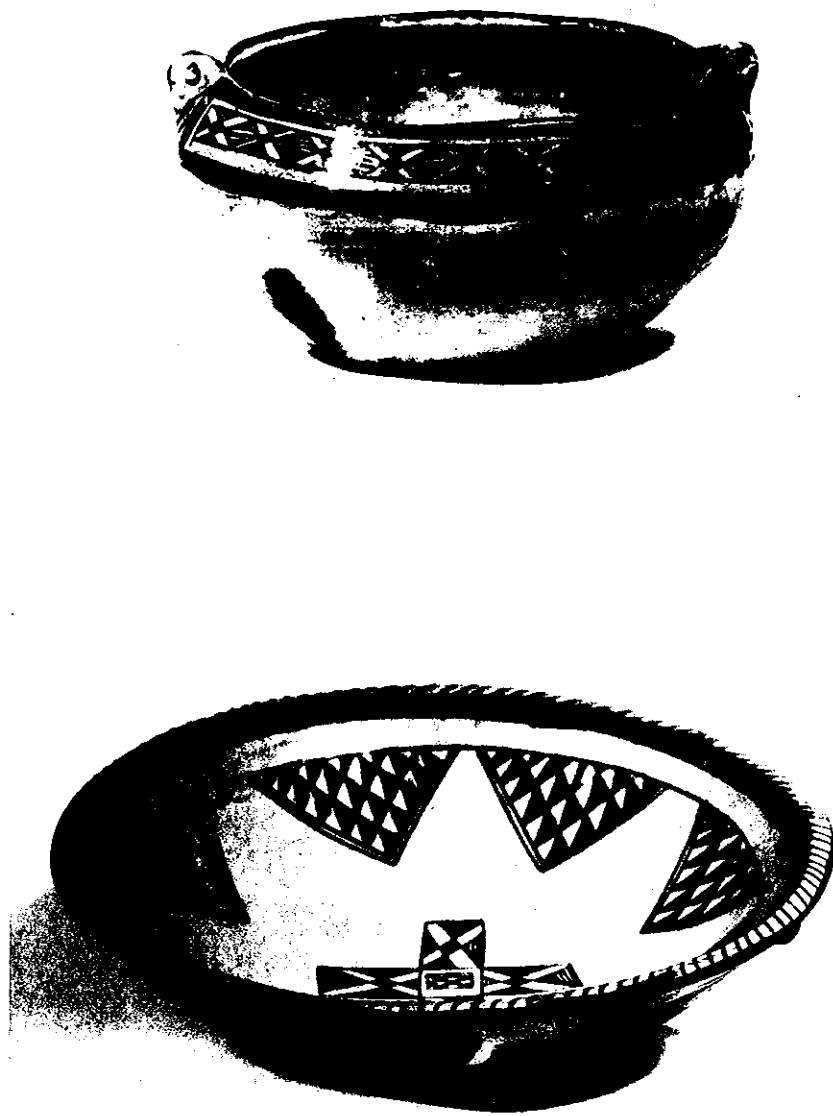


Fig. 5. -- a) JATTE; b) PLAT A SERVIR LES METS.  
(CLICHÉS A. BOZOM).

sées, les deux anses tubulaires sont situées dans le même plan vertical; elles sont reliées au col, un peu au-dessous de l'ouverture et juste à la jonction de la panse et du col. (Fig. 2).

Nous avons pu observer la cruche à rafraîchir l'eau de boisson à Beldj (Beldj-village et Beldj-Cité) et à Desaix-Cité. A Beldj, elle présente beaucoup de fantaisie dans la forme et souvent une certaine élégance due à l'harmonie des proportions. La panse peut être galbée ou carénée, le col cylindrique ou tronconique à ouverture étroite ou évasée; les anses tubulaires peuvent être robustes ou graciles, s'attacher plus ou moins haut sur le col, plus ou moins bas sur la panse; celle-ci a un diamètre maximum relativement considérable, situé en son milieu ou plus bas, ce qui donne au vase une grande stabilité (Fig. 3 a, 3 b, 3 c, 6 a).

A Desaix-Cité, la cruche à rafraîchir l'eau est totalement différente des cruches confectionnées dans les autres villages du Chenoua. C'est une cruche fermée sans col rappelant le cruchon béarnais. Elle est munie à son sommet d'une anse en forme d'anneau. Haut sur la panse sont modelés deux goulots diamétralement opposés: l'un d'eux, à large ouverture, sert à remplir le récipient; l'autre mince et long, laisse couler un mince filet d'eau qui permet de boire aisément. Cette cruche est suspendue dans la cour à hauteur d'homme; il suffit de pousser un peu le fond de la cruche pour la déséquilibrer et permettre à l'eau de couler par le petit goulot. Le plus grand diamètre est situé au tiers supérieur; seule la surface située au-dessus de ce tiers est décorée et vernie, le reste de la cruche étant seulement poli et parfois engobé. La forme de ce vase est comparable à celle d'un récipient des Ait Smail dont H. Balfet<sup>1</sup> a publié une photo (Fig. 3 d et Fig. 6 c).

Nous n'avons trouvé le cruchon à boire qu'à Beldj (à l'ancien village comme à la cité), où il est individuel et joue le rôle de verre. De dimension réduite, il ne dépasse guère 10 cm de hauteur. Si sa base est étroite et sa panse relativement volumineuse, il a un grand équilibre parce que le diamètre maximum est situé au quart inférieur. Le col est tronconique. L'ouverture, évasée et à bord arrondi, est munie d'un bec plus ou moins accusé. L'anse part presque du bord et s'attache sur la panse au niveau du diamètre maximum. Ce cruchon est tout à fait comparable par sa forme à nos petits pots à lait en faïence. En général, ce vase ne porte pas de décor; il est seulement poli et parfois engobé. Nous avons trouvé des cruchons semblables chez les Beni Oughlis et les Ouzlaghen, mais dans ces deux douars, ils sont destinés aux enfants seulement (Fig. 3 et Fig. 6 b).

#### LE KANOUN.

Sa forme n'est pas tronconique selon la caractéristique habituelle de cette poterie, mais galbée, et elle tend vers la demi-sphère. Le fond est plat. Très large, la base rend le récipient très stable. Situé au bord supérieur, le diamètre atteint 30 et même parfois 35 cm. La

1. BALFET (H.), *La poterie des Ait Smail... I. I.*, Pl. I f. Selon l'auteur, ce vase est destiné à porter l'eau aux champs (cf. p. 296).

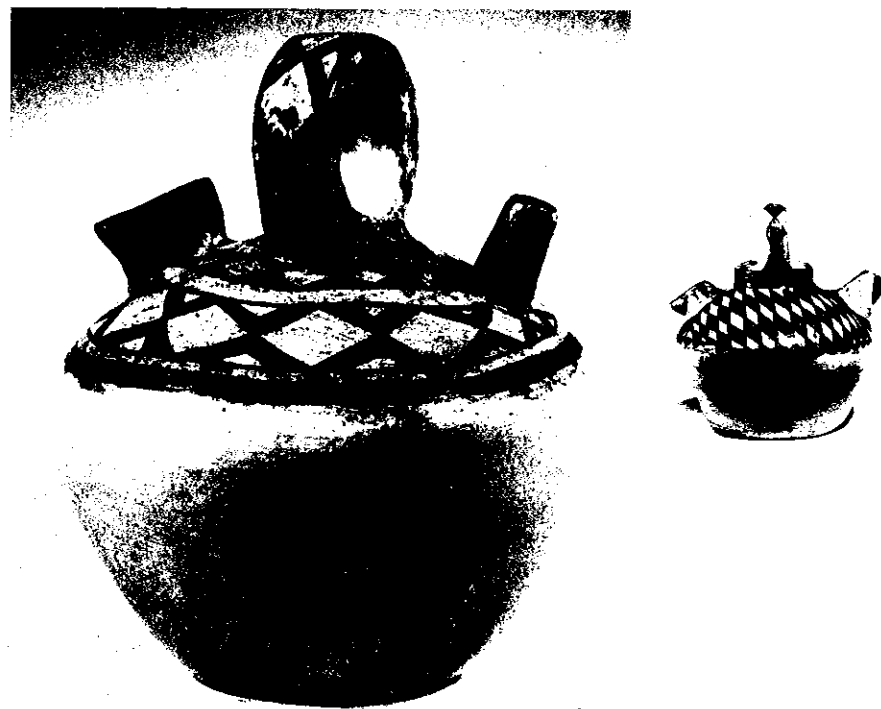


Fig. 6. - *a*) CRUCHE A RAFFRAICHIR L'EAU (BELDJ), H = 31 cm; *b*) CRUCHON A BOIRE DE BELDJ, H = 10 cm; *c*) CRUCHE DE DESAIX, H = 27 cm; *d*) PETIT CRUCHON DESTINÉ A LA VENTE, H = 8,5 cm (IMITATION DE LA CRUCHE DE DESAIX-CITÉ). (CLICHÉS A. BOZOM).

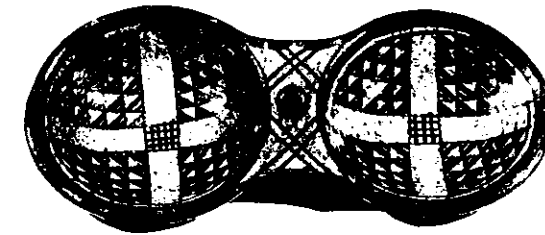
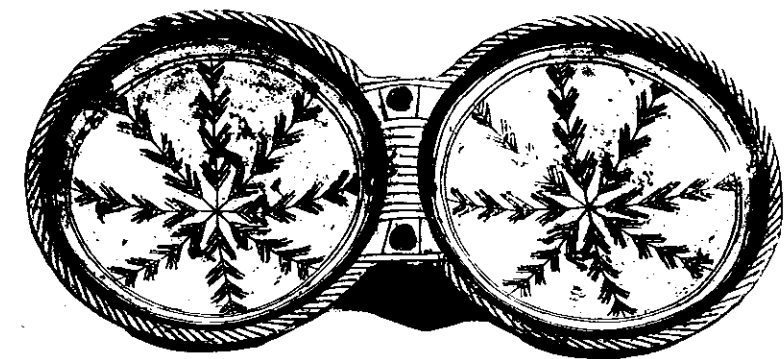
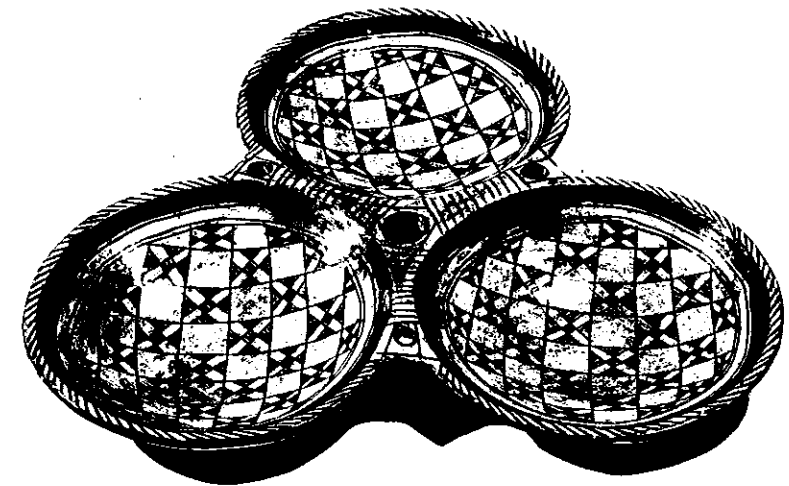


Fig. 7. - *a*) PLAT TRIPLE; *b*) PLATS DOUBLES. (CLICHÉS A. BOZOM).



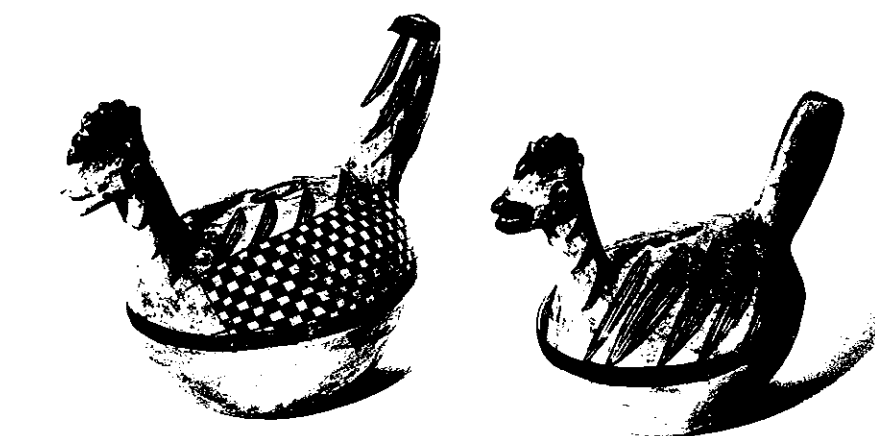
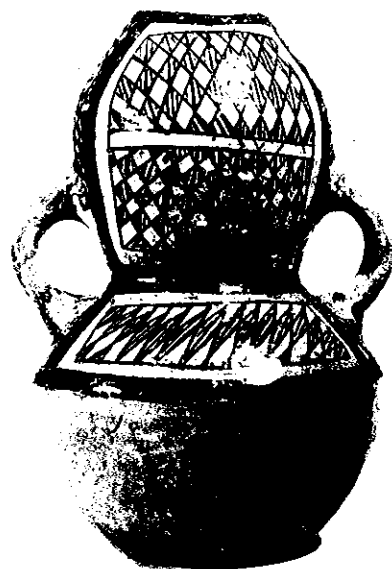


Fig. 8. - a) CRUCHE EN FORME DE CALEBASSE; b) CRUCHES EN FORME DE POULES. (CLICHÉS A. BOZOM).

hauteur varie de 12 à 15 cm. Ce kanoun est donc relativement bas, ce qui augmente sa stabilité. La panse porte deux mamelons diamétralement opposés qui sont des organes de préhension. Trois oreilles verticales prolongeant la panse divisent le bord supérieur en trois parties; elles portent des protubérances horizontales orientées vers le centre du récipient et mesurant environ 6 cm. Entre ces éléments, le bord du vase porte trois échancrures qui assurent le tirage (Fig. 1 f et Fig. 4 d).

Au Chenoua, ce récipient ne sert pas de foyer pour la cuisson des aliments. Il arrive qu'on y dépose une marmite dans laquelle chauffe l'eau de toilette ou qu'on y tienne un plat au chaud, mais c'est essentiellement un appareil de chauffage.

#### LES POTERIES DESTINÉES A LA VENTE

Les clients des potières du Chenoua sont les touristes, soit directement (à Ouzakou, Beldj et Desaix-Cité), soit indirectement (aux Trois-Ilots, par l'intermédiaire d'un grossiste de Cherchell). En général, garçons et filles vendent les produits de l'artisanat familial sur le bord de la route aux automobilistes de passage, ou à Tipasa aux abords des ruines romaines. A Beldj, quelques potières reçoivent à domicile des clients fidèles qui reviennent chaque année faire leur choix, mais ce mode de vente est exceptionnel. Extrêmement nombreuses, les poteries destinées à la vente sont d'inspiration variée.

#### LES POTERIES INSPIRÉES DES OBJETS A USAGE MÉNAGER: plat, cruchon, kanoun.

Le plat est tantôt identique à ceux qu'on utilise, tantôt de dimensions réduites. Le cruchon (Fig. 6 d) est une réduction de la cruche de Desaix-Cité (même dans les autres villages); haut de 10 à 15 cm, il est entièrement décoré (contrairement au modèle qui n'est décoré qu'en partie).

Semblable à celui qui est réalisé pour l'usage domestique, le kanoun a des dimensions réduites à celles d'un cendrier; parfois, une gouttière creuse chaque appendice destiné sur le modèle à supporter les plats: une cigarette peut y reposer; l'intérieur de ce cendrier-kanoun est entièrement décoré et verni.

#### LES POTERIES INSPIRÉES DE POTERIES BERBÈRES TRADITIONNELLES NON UTILISÉES AU CHENOUA: plat double ou triple, plat à pied, cruche en forme de poule ou de calebasse.

##### LE PLAT DOUBLE OU TRIPLE:

Dans la vallée de la Soummam, nous avons vu utiliser de petits plats doubles ou triples pour contenir des sauces relevées qu'on ne veut pas mêler aux nourritures. Le musée du Bardo en possède, qui proviennent de Takitount et d'Oued Marsa.

Le plat double est constitué par deux écuelles de 10 à 14 cm de diamètre, reliées entre elles par une sorte de pont; celui-ci est percé d'un ou deux trous destinés à recevoir une cordelette pour le transport de l'objet. Le plat de ce genre destiné aux touristes est vendu comme salière: il mesure 8 cm. de diamètre (Fig. 7 b).

Le plat triple est constitué par trois écuelles tangentes deux à deux; un appendice de préhension plus ou moins important est situé au centre du triangle curviligne délimité par les écuelles. Presque toujours reproduit dans ses dimensions normales (15 cm de diamètre pour chaque écuelle), cet objet très décoratif est très apprécié des touristes (Fig. 7 a).

#### LE PLAT A PIED :

Poterie berbère très courante<sup>1</sup>, ce plat est fabriqué sur la côte de Bougie à Djidjelli, dans la vallée de la Soummam, sur la côte de Ténès à Cherchell, dans le massif des Aurès. Le Musée du Bardo en possède provenant de Djendel, Tenès, Tablat, Dra-el-Mizan, Djidjelli... Il joue à la fois le rôle d'assiette ou de plat et de maida: petit, c'est une assiette individuelle; grand, c'est un plat à servir les mets: couscous, viandes, légumes, fruits...

Au Chenoua, le plat à pied n'est fabriqué que pour le touriste. Ordinairement rond, il prend ici des formes variées: carrée, ovale, triangulaire... (on essaie de l'adapter au goût européen).

#### LA CRUCHE EN FORME DE POULE :

Comme la cruche de Desaix-Cité, elle est fermée, sans col et possède deux goulots. L'un, à large ouverture, représente les plumes de la queue; l'autre, à très petite ouverture, forme le cou et la tête de l'animal. La forme générale est celle d'une poule couvant. C'est par le bec de l'oiseau que l'eau s'écoule. Nous avons vu utiliser cette cruche aux Ouadhias; elle se fabrique aussi chez les Beni-Ourghlis<sup>2</sup>.

Au Chenoua, cet objet n'est fabriqué que pour la vente. Parfois, la poule est transformée en tirelire dont la fente se situe au milieu du dos. Plus rarement, la poule, entièrement fermée, sans fente ni goulot n'est plus qu'un objet purement décoratif (Fig. 8 b).

#### LA CRUCHE EN FORME DE CALEBASSE :

Munie d'une ou deux anses ou totalement dépourvue de ces organes de préhension, cette cruche est courante en Kabylie; elle semble inspirée des courges dont on se sert encore pour le même usage. H. Balfet la

1. VAN GENNEP (A.), *l. l.*, Pl. XVIII, D et F. Selon l'auteur, ces plats à pied sont des coupes à fruits (cf. les explications des Pl. XVII à XIX, après la Pl. XIX).  
2. Van Gennep affirme que les poteries d'origine animale sont très anciennes puisqu'on en trouve en Egypte protohistorique. Il présente deux photos de poteries figurant des chameaux, réalisées dans les Beni Aïssi et les Beni Douala. Cf. VAN GENNEP (A.), *l. l.*, Pl. XVIII, A et C, et explications après la Pl. XIX.



Fig. 9. -- a) JOUETS D'ENFANTS INSPIRÉS DES OISEAUX; b) JOUETS D'ENFANTS EN FORME DE TORTUE. (CLICHÉS A. BOZOM).

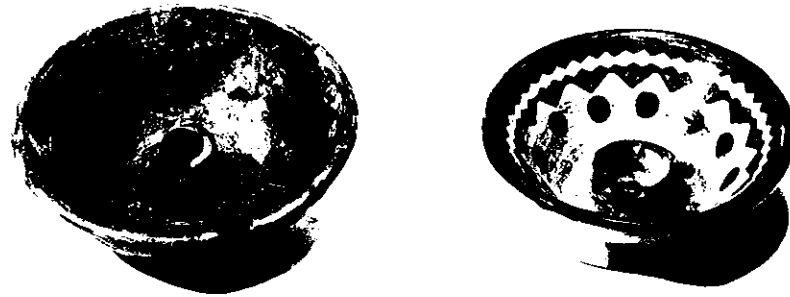
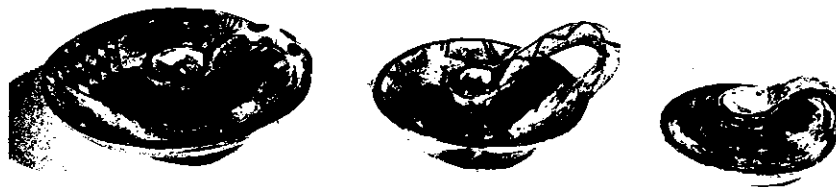


Fig. 10. — a) en haut: BOUGEOIR VOTIF; en dessous: LE MÊME FABRIQUÉ POUR LA VENTE AUX TOURISTES. b) à gauche: POTERIE VOTIVE; à droite: LA MÊME FABRIQUÉE POUR LA VENTE AUX TOURISTES. (CLICHÉS A. BOZOM).

signale chez les Aït Smaïl du Djurdjura<sup>1</sup>. Le Musée du Bardo en possède un exemplaire provenant de Msirda.

Au Chenoua, cette cruche n'est pas en usage, mais on la fabrique couramment pour la vente (Fig. 8 a).

#### LES POTERIES INSPIRÉES DES JOUETS D'ENFANTS.

Les fillettes sont initiées très jeunes au travail de la poterie par leur mère, mais les garçons qui ne sont pas astreints à cet apprentissage s'y intéressent aussi. À chaque cuisson, ils prélèvent un peu de terre avec laquelle ils fabriquent des jouets qu'ils ont la permission de cuire. Ces jouets sont presque toujours des animaux : tortues, oiseaux, chiens, chats, chevaux. Décorés par les enfants, ces objets ont un aspect terne, car on refuse de leur donner le vernis trop difficile à se procurer.

Prenant modèle sur ces jouets, les mères se sont mises à fabriquer de petits animaux, parfois réalistes, parfois naïfs, parfois cocasses comme la tortue portant son petit sur son dos. Faits pour la vente, ces objets sont toujours décorés et vernis<sup>2</sup>.

#### LES POTERIES INSPIRÉES D'OBJETS PROVENANT DU MARCHÉ EUROPÉEN.

Extrêmement nombreux, ces objets sont des copies plus ou moins adroites d'objets en bois en métal, en verre, en faïence. Ce sont des vases, des assiettes, des plats de toutes formes, des boîtes à bijoux, des bonbonnières, des cendriers, des bougeoirs. Si l'on constate quelques rares réussites, ces poteries sont souvent de mauvais goût, car ni la matière, ni le décor ne se prêtent à leur forme.

#### LES POTERIES INSPIRÉES DE POTERIES VOTIVES.

Ce sont de petites écuelles, munies ou non d'anses pour la préhension. Nous en avons trouvé trois sortes :

— Certaines se présentent sous forme de petites écuelles, soit tronconiques, soit galbées, présentant au centre un bougeoir de hauteur et largeur variables, mais presque toujours très bas et pouvant contenir une bougie normale (Fig. 10 b).

— D'autres présentent soit un petit mamelon au centre, percé de cinq ou six petits trous, soit sur les bords un ou plusieurs trous de 4 à 5 mm de diamètres pouvant soutenir de minuscules bougies ou bâtonnets d'encens.

1. BALFET (H.), *La poterie des Aït Smaïl...*, t. I., Pl. I e et p. 296.

2. Selon Van Gennep, la fabrication de poteries représentant des tortues est paraît-il courante à Palestro, Bouïra et Dra el Mizan (en 1911); il pense qu'il s'agit de jouets et il en donne trois photographies. Cf. VAN GENNEP (A.), *l. l.*, Pl. XVII, P. Q et R, et explications après la Pl. XIX.



Fig. 11. — LES PETITS VENDEURS DE POTERIES A TIPASA.  
(CLICHÉS A. BOZOM).

— D'autres enfin présentent au centre un chandelier dont la hauteur dépasse souvent celle de l'écuelle; elles sont munies d'une anse qui, comme celle des bougeoirs votifs, joint toujours le bord du chandelier au bord de la coupelle; on ne peut les confondre avec les objets inspirés du bougeoir européen dont l'anse est attachée sur le bord de la coupelle. Ces poteries sont presque toujours décorées et vernies, tandis que celles des mzaras ne le sont qu'exceptionnellement (Fig. 10 a).

\*

Dans tous les villages du Chenoua où nous avons pu pénétrer, nous avons pu observer les mêmes sortes de poteries, à quelques exceptions près (le petit cruchon à boire de Beldj, le cruchon de Desaix-Cité). Nous avons constaté que les poteries de Beldj, et d'Ouzakou étaient les plus artistiques; à Desaix-Cité, le travail est consciencieux; aux trois-Ilots, l'application est moindre.

Malgré ces différences, on constate une grande homogénéité dans la poterie du massif du Chenoua, tant pour la forme du récipient, son usage, les sources d'inspiration des potières.

Les étalages des petits vendeurs à Tipasa ou sur les routes de la presqu'île donnent souvent une impression de laisser-aller qui risque de faire croire à une décadence de la poterie du Chenoua. Le danger existe à cause du peu d'exigence du touriste qui a souvent tendance à s'extasier sur un pot mal venu parce qu'il lui paraît plus authentique. Mais on ne peut dire qu'actuellement l'art de la poterie soit effectivement en décadence. Le connaisseur peut toujours trouver des plats et des vases d'une valeur artistique certaine, surtout s'il peut s'adresser directement à la potière. D'autre part, les objets destinés à l'usage domestique sont presque toujours très soignés et très beaux. Enfin, la multiplicité des sources d'inspiration, l'effort des potières pour s'adapter au goût du client, montrent qu'il s'agit d'un art en plein essor, susceptible d'engendrer des chefs-d'œuvre.

*C.R.A.P.E.*  
*Equipe de Recherches*  
*associée au C.N.R.S. (n° 51)*

# ÉTUDE SUR LES VILLAGES DE REGROUPEMENT DU CHENOUA EN 1966-1967

PAR

L. LEFEBVRE

Publiée en 1962 mais achevée en 1954, l'enquête de Jean Servier<sup>1</sup> sur le paysan algérien se réfère à maintes reprises à la population kabyle de la presqu'île montagneuse du Chenoua, située entre Tipasa et Cherchell : évoquant successivement l'habitat, les rites agraires, le travail de la poterie, l'auteur conclut que cette région participe à la civilisation méditerranéenne, fondée selon lui sur des traditions populaires extrêmement anciennes.

A l'époque où il terminait ses recherches, les faits qu'il observait au Chenoua semblaient confirmer le point de vue qu'il soutient dès l'introduction<sup>2</sup> des *Portes de l'Année*: *Tout se passe, en Algérie du moins, comme si, dans l'homme, agissait un mystérieux mécanisme qui le pousse à être céréaliculteur malgré tout, là où d'autres poussent leurs moutons, et à être éleveur, dédaignant alors les terres labourées parce qu'elles ne portent aucun pâturage. . . Il ne m'est pas apparu non plus que les villages cherchaient systématiquement les points d'eau ou les voies de communication naturelles. D'autres signes ont indiqué aux hommes en quels lieux ils peuvent être plus près de l'Invisible, ce qui était leur premier souci, les impératifs sociaux qui déterminent les fondations d'un âge découlant alors logiquement des croyances de l'homme et de sa prise de conscience du sacré. C'est la grande leçon que m'ont donnée les paysans algériens : la pensée de l'homme même le plus techniquement dépouillé est maîtresse souveraine et les symboles qu'il choisit ne sont modifiables ni par le relief, ni par le climat.*

Il est possible que, malgré les bouleversements qu'a connus l'Algérie depuis 1954 les valeurs traditionnelles soient demeurées intactes, et la thèse de Jean Servier demeurerait valable; mais il se peut aussi que les changements tendent à engendrer une véritable « mutation de valeurs » :

1. SERVIER (J.), *Les Portes de l'Année, rites et symboles. L'Algérie dans la tradition méditerranéenne*. Paris, Laffont, 1962.

2. *IBID.*, p. 16.

afin de voir si les conclusions de l'auteur ne devaient pas être remises en cause, nous avons voulu confronter, pour la région du Chenoua, ses observations d'avant 1954 avec celles que nous avons pu faire en 1966.

### HABITAT

A l'époque des observations de Jean Servier, le massif du Chenoua offrait un exemple typique d'habitat dispersé, et l'auteur pouvait affirmer<sup>1</sup> : *la grande famille possède en général les terres qui entourent les maisons, elles-mêmes construites autour de la demeure du chef de famille et du bois sacré, souvent aussi le cimetière*. Mais la guerre a contraint à un regroupement en plusieurs agglomérations<sup>2</sup> (Fig. 1), regroupement qui a subsisté lorsque les circonstances qui l'avaient fait naître ont disparu; cinq ou six familles seulement ont rejoint leur demeure originelle de Beldj.

Notre enquête a porté sur cinq centres : Ouzakou en montagne, Beldj et Trois-Îlots sur la route touristique, Sidi-Moussa et Desaix-Cité (ou Noura) sur la route nationale.

Dans la montagne, Ouzakou compte environ quatre-vingts maisons abritant souvent deux ou trois familles chacune. A l'origine, cette cité de recasement était composée de bâtiments rectangulaires en parpaings, comprenant deux pièces en général, chacune ayant son entrée sur un morceau de terrain. L'ingéniosité des habitants a su les adapter à la vie locale (Fig. 2) en aménageant le terrain en cour intérieure par des constructions (claires de roseaux enduites de terre glaise à l'intérieur et à l'extérieur, troncs d'arbres comme chevrons, tuiles romaines fabriquées sur place). Ces baraques servent de pièces supplémentaires (cuisine, appentis). Au printemps, tout est blanchi au kaolin pur. Dans la cour, des emplacements isolés par un muret de terre glaise sont réservés le plus souvent aux fleurs (jasmin, géranium), parfois aux poivrons et aux tomates. Deux cuisines sont utilisées : en hiver, une baraque; en été, une portion de la cour délimitée par un muret de pierre, haut de 60 à 70 cm, incurvé autour du foyer (qui est un trou de 20 cm de profondeur).

1. *IBID.*, p. 100.

2. Grâce aux renseignements aimablement fournis par la mairie de Tipasa et la population, nous pouvons préciser les données sur les villages du Chenoua établies par X. de Planhol en 1960-1961 et Cl. Pierre en 1966.

Les agglomérations sont les suivantes :

- a) près de la route touristique : Beldj-Cité, ancien village de Beldj et Merabet (confondue à la Mairie sous le nom de Beldj); Trois-Îlots;
- b) près de l'angle que forment la route touristique et la route nationale : domaine Ben Khira (ex-ferme Maître) et Kernouche (habitations dispersées);
- c) près de la route nationale : Sidi-Moussa, Bou Oud ou Beni Atmania (village ancien), Desaix-Cité ou Noura;
- d) en montagne : Ouzakou, Dra el-Guenina.

Cf. PLANHOL (X. de), *Les nouveaux villages de l'Atlas blidéen, du Chenoua et de la Mitidja occidentale*. Rev. afric., t. CIV, nos 464-465, 3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> trim. 1960, pp. 229-282; t. CV, nos 466-467, 1<sup>er</sup> et 2<sup>e</sup> sem. 1961, pp. 5-49. PIERRE (Cl.), *L'évolution des centres de regroupement de la Mitidja occidentale*. Annales algér. de Géogr., 1<sup>re</sup> année, 1966, n° 2, juillet-déc., pp. 120-146.

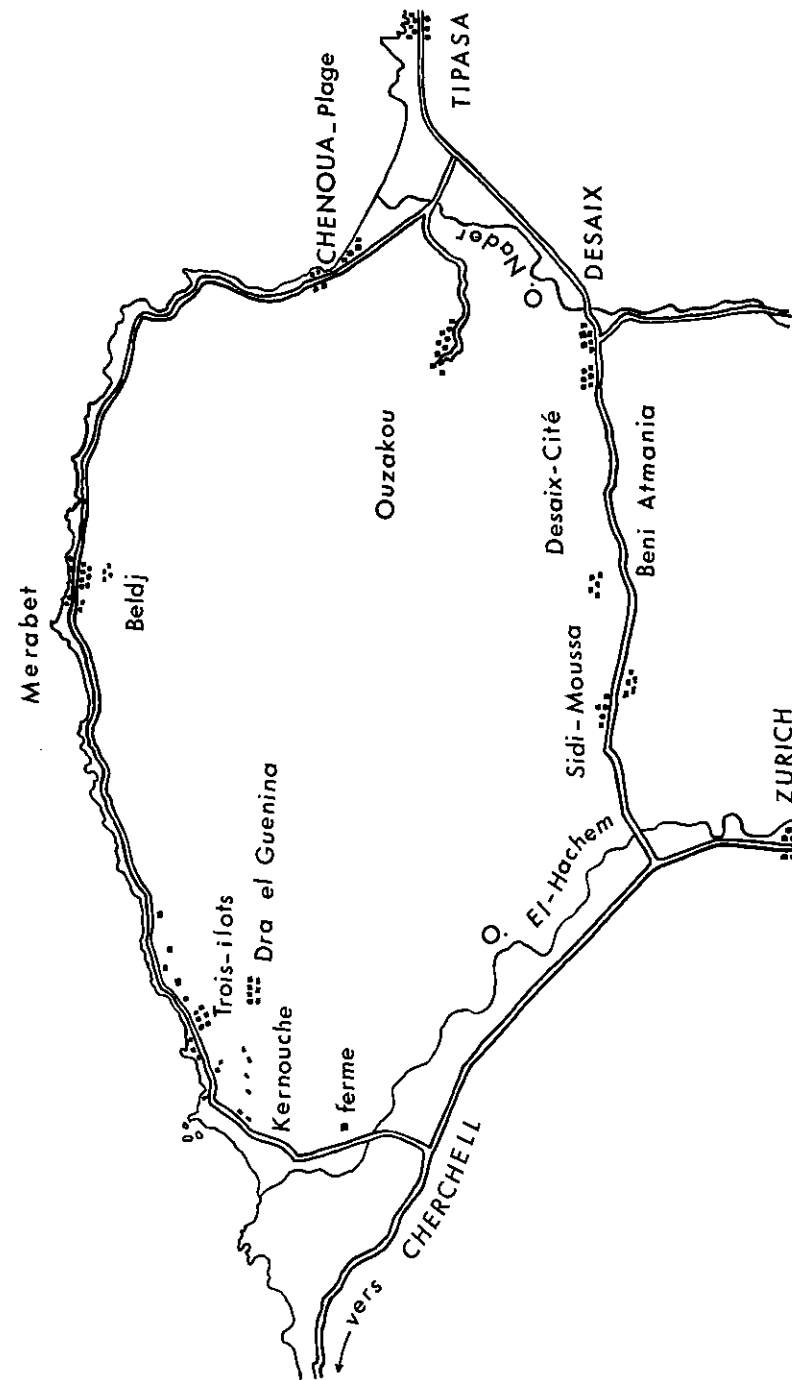


Fig. 1. - LES VILLAGES DU CHENOUA, D'APRÈS LA CARTE AU 50 000<sup>e</sup>.



Fig. 2. — CONSTRUCTION SERVANT DE CUISINE A OUZAKOU.  
Elle est réalisée en claies de roseaux enduites de terre glaise blanchie au kaolin. Des fleurs décorent la cour. Le seau à rafraichir l'eau est accroché.  
Le four à pain est bien visible.

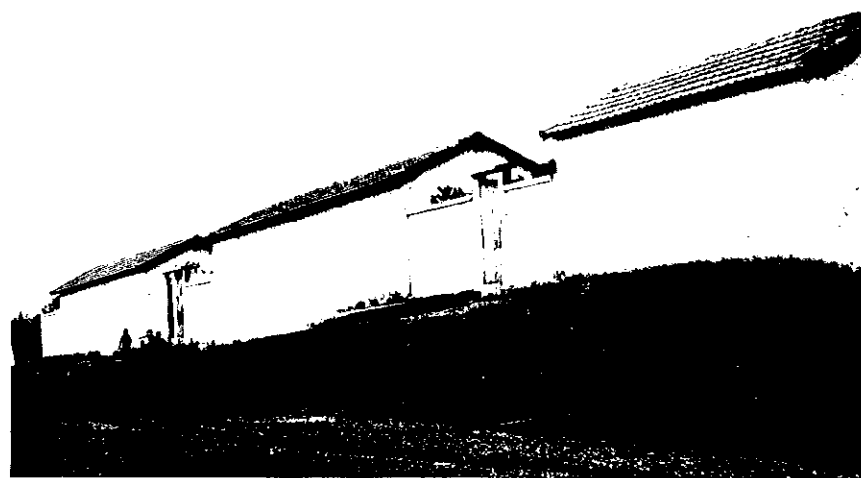


Fig. 3. — MAISONS EN PARPAINGS DE BELDJ-CITÉ, VUES DE LA ROUTE.



Fig. 4. — LE VILLAGE TRADITIONNEL DE BELDJ.



Fig. 5. — VUE D'UN GROUPE DE MAISONS DES TROIS-ILOTS.

De chaque côté de la route touristique qui longe la mer se trouve un autre village de recasement : Beldj-Cité (quatre-vingts maisons environ logeant souvent plusieurs familles chacune). Les bâtiments rectangulaires en parpaings comprennent deux, trois ou quatre pièces; des haies de roseaux et des tôles aménagent des cours intérieures; des constructions en parpaings ont été ajoutées (Fig. 3). Couvert de galets de plage, le sol est parfois cimenté partiellement. Moins bien entretenus que précédemment, des bassins de fleurs ornent la cour. Il n'existe qu'une seule cuisine dans une baraque.



Fig. 6. — INTÉRIEUR D'UNE COUR DES TROIS-ÎLOTS. On voit la haie de roseaux où courent les plantes grimpantes, la maison aux murs crépis et au toit de feuilles de roseaux.

Cinq ou six familles sont retournées dans leur ancien village de Beldj. Les demeures sont du type traditionnel kabyle, avec leurs murs en pierre sèche, leur toit de tuiles romaines, leurs poutres qui sont des troncs d'arbres non équarris; des haies de roseaux entourent les cours

dallées de pierres plates avec de larges interstices (Fig. 4). Aucun bassin de fleurs n'y est aménagé, mais on y voit parfois quelques pots de poivrons; souvent, de très vieilles vignes les ombragent. A peu de distance, le centre de Merabet ne compte qu'une quinzaine de maisons semblables à celles de Beldj-Cité.



Fig. 7. — INTÉRIEUR D'UNE COUR DES TROIS-ÎLOTS. Tandis qu'une partie de la toiture est encore en feuilles de roseaux séchées, une partie a été recouverte d'une tôle ondulée.

Deux km plus loin environ, et toujours de chaque côté de la route touristique, apparaît le village des Trois-Îlots, relativement dispersé puisqu'il atteint presque le point de jonction de la route touristique et de la route nationale. Restreint à l'origine, il s'est accru par suite de l'afflux d'une population descendue de la montagne pendant la guerre. Actuellement, il comprend une centaine de maisons abritant chacune de une à quatre familles. L'aire d'habitation est déterminée par



un grand quadrilatère entouré de roseaux très serrés et très secs sur lesquels courent des plantes grimpantes; à l'intérieur sont édifiées une, deux, trois ou quatre constructions selon les besoins (Fig. 5, 6 et 7); on en ajoute une chaque fois qu'un couple se marie. Hauts seulement de 1,50 m à 1,60 m, les murs sont des claies de roseaux enduites de terre sèche mêlée de paille; les toits sont constitués de feuilles sèches de roseaux posées en couches très épaisses, maintenues avec des perches et des fils de fer; à cette toiture, on tend à substituer la tôle ondulée. Chaque construction consiste en une seule pièce avec une entrée basse; très irrégulier, le sol est en terre battue.

Arrivé au point de jonction de la route touristique et de la route nationale, nous avons aperçu une ferme avec des logements construits à l'intérieur pour les ouvriers, ainsi que quelques maisons dispersées (domaine Ben Khira et village Kernouche). Nous avons pris alors la route directe vers Tipasa, apercevant successivement les centres de Sidi-Moussa, Beni Atmania et Desaix-Cité.

Sidi-Moussa semble très pauvre. Une première agglomération, à gauche de la route, comprend cinq ou six maisons en parpaings, et une vingtaine de maisons en claies de roseaux, le plus souvent crépies uniquement à l'intérieur, avec des toits couverts de feuilles séchées de roseaux (Fig. 8); une cour intérieure est aménagée par des roseaux plantés serrés. Cinquante mètres plus loin, on passe au niveau d'une seconde agglomération située à droite de la route et cachée par les replis du terrain; sa composition est sensiblement identique (quelques maisons en parpaings, et une douzaine d'habitations en claies de roseaux). Devant la réserve manifestée par la population, nous n'avons pas essayé de pénétrer dans les intérieurs.

Le dernier village, Desaix-Cité, comprend également deux agglomérations, mais juxtaposées, de caractéristiques différentes<sup>1</sup>, et ne datant probablement pas de la même époque. La plus ancienne, un peu éloignée de la route, est entourée de grillage zimmerman pourvu d'une seule ouverture; elle comporte une soixantaine de maisons, accolées par deux; chacune des habitations est en parpaings crépis et blanchis, recouverts de fibro-ciment; n'abritant qu'une seule famille, elle comprend deux pièces carrées avec porte et fenêtre dans chaque pièce; la cuisine est pourvue d'un évier; la salle à manger, d'un lavabo et d'une douche en ciment. Une petite cour cimentée est entourée d'un mur en parpaings recouverts de ciment de 2 m de haut; ni fleurs, ni plantes grimpantes ne peuvent y pousser (Fig. 9). La seconde agglomération, d'égale importance, s'étend jusqu'au bord de la route; elle est composée de maisons jumelles pourvues d'un débarras; chacune est entourée d'une claie de roseaux qui tend à être remplacée par un mur de parpaings recouverts de ciment (Fig. 10).

1. Dans la première agglomération, les bâtiments très rapprochés comprennent deux « maisons » ayant une longueur commune; c'est une largeur qui est le plus souvent commune pour les bâtiments plus dispersés de la seconde agglomération.



Fig. 8. — SIDI-MOUSSA : QUELQUES MAISONS VUES DE LA ROUTE.

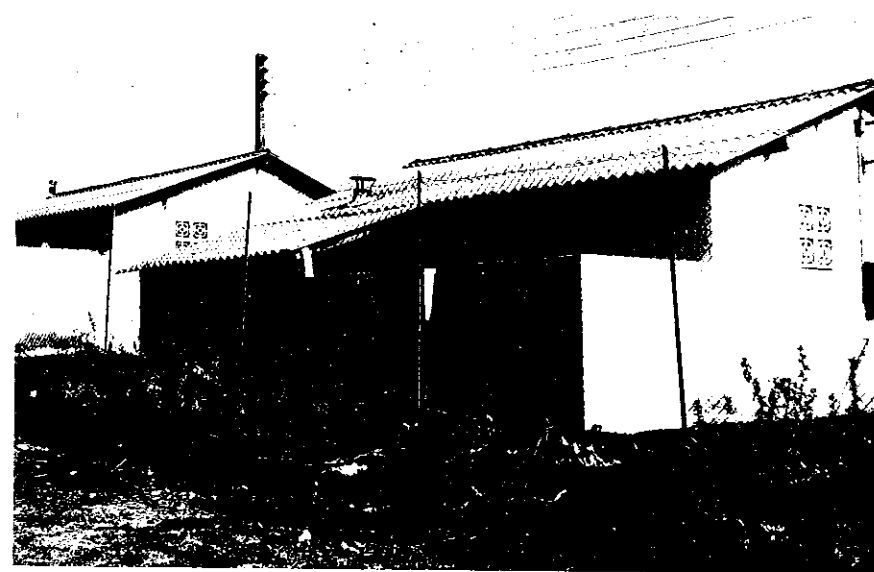


Fig. 9. — MAISONS DE L'ANCIENNE AGGLOMÉRATION DE DESAIX-CITÉ, ENTOURÉES DE GRILLAGE.

Dans *L'homme et l'invisible*, Jean Servier<sup>1</sup> développe la thèse sur l'habitat qu'il avait esquissée dans *Les portes de l'année* : après avoir proclamé *l'opposition des montagnes kabyles à tout déterminisme*, il affirme que *les hommes se rapprochent et vivent ensemble parce qu'ainsi le veut leur conception du monde et parce qu'en faisant, ils ont le sentiment de projeter sur terre l'harmonie dont ils ont la nostalgie*, et il insiste sur la puissance de *l'amour du pays natal et de l'attachement à la terre des morts*.

Si cette thèse était demeurée valable pour le Chenoua, ses habitants auraient tous regagné leurs fermes dans la montagne ; or, nous avons vu que dans leur quasi-totalité, ils avaient préféré continuer à habiter les villages où ils s'étaient réfugiés, et même les cités de recasement qu'on leur avait imposées<sup>2</sup>. On pourrait penser que cet abandon de l'habitat originel s'était fait à contre-cœur ; on remarque au contraire que la population est d'autant plus satisfaite que le logement s'éloigne davantage de la maison traditionnelle. Aux Trois-Îlots où les maisons ont besoin

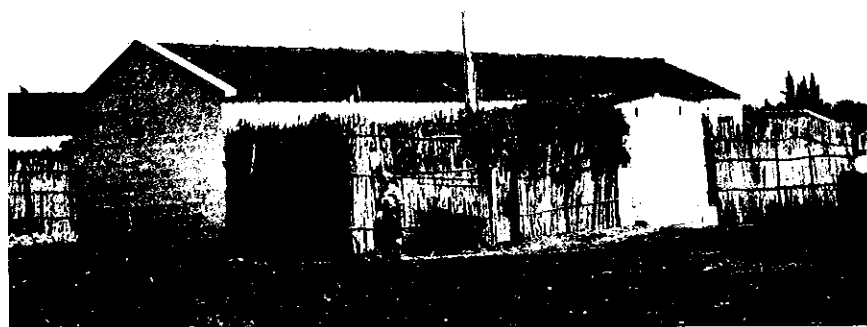


Fig. 10. — MAISONS DE LA NOUVELLE AGGLOMÉRATION DE DESAIX-CITÉ, A PROXIMITÉ DE LA ROUTE.

d'incessantes réparations, c'est avec amertume qu'on évoque le confort dont jouissent les voisins de la cité de Beldj-Cité comme à Ouzakou, on est satisfait de son habitation. Mais c'est à Desaix-Cité, où toute adaptation à la vie traditionnelle est impossible, que les gens sont le plus contents de leur logement : « On a à la fois les avantages des habitants d'Alger et ceux de la campagne » disent les femmes.

Tout se passe comme si une valeur nouvelle, celle du confort, tendait à éclipser les valeurs traditionnelles. Mais une telle évolution semble impossible sans un affaiblissement des coutumes : si notre thèse est juste, on doit observer cet affaiblissement dans les détails de la vie pratique : ameublement, instruments de cuisine, costume féminin, portage de l'eau. . .

1. SERVIER (J.), *L'homme et l'invisible*. Paris, Laffont, 1964, p. 261.

2. Il est remarquable que, se fondant sur des considérations psychologiques, X. de Planhol ait pu, dès 1960, prévoir que la grosse majorité de la population resterait dans les cités de recasement. Cf. PLANHOL (X. de), *Les nouveaux villages de l'Atlas blidéen, du Chenoua et de la Milidja occidentale*. Rev. afric., CV, nos 466-467, 1<sup>er</sup> et 2<sup>e</sup> trim. 1961, pp. 5-49 (p. 41).

## AMEUBLEMENT ET INSTRUMENTS DE CUISINE

A Ouzakou, l'ameublement est quasi-nul : nattes d'alfa et couvertures pour dormir, maïda (petite table basse) pour manger. Mais dans chacune des cuisines se trouve une grande table recouverte d'une plaque d'aluminium ou d'une toile cirée qui supporte des instruments de cuisine européens : passoirs, moulins à légumes, cuvette pour la vaisselle, plats... Le seul instrument traditionnel qui subsiste est la *tadjin*, plat en terre pour la cuisson du pain.

Par contre, à Beldj-Cité, la cuisine est une baraque ne contenant que les instruments traditionnels, tandis que les pièces renferment un mobilier européen, et en particulier une chambre à coucher complète (commode, buffet, coiffeuse, lit) ; seuls les enfants couchent par terre sur des nattes. Les familles retournées à l'ancien village ont la vaisselle européenne, mais aucun meuble, même pas de maïda.

Le village des Trois-Îlots présente une particularité : alors qu'on aperçoit dans la pièce une table avec des instruments de cuisine européens qui ne semblent là que pour la parade, on voit dans la cuisine les objets réellement utilisés : deux ou trois marmites en terre et deux ou trois plats à galettes. En plus de la table, la chambre contient deux ou trois chaises bancales, un ou plusieurs petits bancs très bas, un lit pour le couple avec matelas et couvertures mais sans draps, un cadre de bois recouvert de planches avec nattes d'alfa, peaux de mouton et chiffons, où dorment tous les enfants sauf les bébés.

Desaix-Cité possède à la fois ameublement et instruments de cuisine européens. Plus ou moins riche, l'ameublement comprend des lits, des armoires, des chaises, des tables. La cuisine est faite avec un réchaud au pétrole ou au butagaz, mais parfois on se sert dans la cour du kanoun en poterie. Le souci de coquetterie se manifeste par la présence d'un vase en verre surmonté de fleurs artificielles.

\*

Ainsi, l'influence européenne se manifeste tantôt par l'adoption d'un certain mobilier, tantôt par celle de certains instruments de cuisine, tantôt des deux manières. Mais la diversité du choix montre que celui-ci traduit une aspiration plus qu'il ne satisfait des besoins : en particulier, aux Trois-Îlots, les chaises bancales, la table avec les instruments de parade révèlent le désir de confort plus qu'elles n'apportent un confort réel. Et le vase de monoprix qui orne les intérieurs de Desaix-Cité symbolise l'aspiration à un autre mode de vie, celui du citadin.

## LE COSTUME FÉMININ

C'est peut-être dans le costume féminin que l'évolution a été la plus spectaculaire. Seules, quelques vieilles ont conservé la gandoura et le foulard traditionnels. Les autres femmes ont adopté, soit le costume européen, soit le costume arabe, soit l'un et l'autre selon les circonstances.

A Ouzakou, les vieilles ont toujours les vêtements ancestraux, ainsi que des boucles d'oreilles faites d'un fil d'or semi-circulaire. Mais les jeunes revêtent des robes européennes qui s'arrêtent au genou ou un peu au-dessus; elles les confectionnent elles-mêmes avec beaucoup de goût. Elles n'utilisent plus la gandoura que la nuit. Non coupés, leurs cheveux sont partagés en longues tresses; quand elles veulent les protéger du soleil, elles utilisent indifféremment un carré d'étoffe, une serviette ou un foulard. Leurs seuls bijoux sont les boucles d'oreilles en or de forme moderne.

A Beldj-Cité, deux ou trois vieilles seulement portent encore la gandoura. Les autres femmes et les jeunes filles revêtent tantôt le corsage et le saroual arabes, tantôt la robe européenne. Si les vieilles femmes et parfois les fillettes cachent leurs cheveux sous un foulard, les autres ont les cheveux libres et coupés court. Comme à Ouzakou, les seuls bijoux sont les boucles d'oreilles en or, différentes selon que les femmes sont jeunes ou âgées.

A Beldj, les femmes sont toutes habillées à l'européenne, mais sans coquetterie, sauf les très jeunes. Les cheveux sont longs, mais libres sur les épaules. Le foulard est rarement porté. Les bijoux sont les mêmes que précédemment.

Aux Trois-Îlots, on porte le plus souvent le costume européen, mais parfois aussi le corsage et le saroual. Les vêtements sont propres, mais ils ne sont ni ajustés, ni repassés. Les cheveux sont longs; la tête est nue ou couverte d'un foulard de nylon. Aucun bijou n'est porté.

A Desaix-Cité, les femmes portent toutes le costume arabe. Leurs cheveux longs sont cachés par un foulard noué à la manière arabe. L'aisance plus grande que dans les autres villages se manifeste parfois par le port de deux ou trois paires de boucles d'oreilles et de colliers de perles (verroterie).

Si aux Trois-Îlots les femmes sont en général toujours sans chaussures, dans les autres villages, elles circulent tantôt pieds nus, tantôt avec des sandalettes de plastique de toutes couleurs.

\*

En observant le costume féminin au Chenoua, on éprouve l'impression d'une rupture complète avec le passé. Cependant, l'étude de l'habitat, de l'ameublement, des instruments de cuisine, a déjà montré que la vérité était plus nuancée. Il convient d'ailleurs de noter, à propos

des bijoux, une survivance de la mentalité magique : lorsqu'elles désirent se protéger du « mauvais œil » ou conjurer le mauvais sort, femmes et jeunes filles portent un bracelet noir qu'elles jugent inesthétique.

## LE PORTAGE DE L'EAU

Analysant les premiers résultats d'une enquête relative au portage de l'eau en Algérie<sup>1</sup>, nous avons montré que les solutions choisies apparaissaient un compromis entre une pensée traditionaliste et une pensée rationnelle préoccupée uniquement d'efficacité. Cette conclusion demeure valable actuellement au Chenoua, avec cependant une tendance à l'affaiblissement de la tradition.

A Ouzakou, le portage de l'eau est pratiqué par les femmes, les fillettes, et surtout les jeunes filles : mais il arrive qu'un homme aille puiser l'eau. On s'y rend le plus souvent par groupe de quatre à six (mais une jeune fille peut y aller seule), soit le matin vers six-sept heures, soit au coucher du soleil; le choix du moment répond à un motif pratique : on veut éviter la chaleur du jour. Le seau de ménage en fer-blanc est uniquement utilisé; on le porte sur la tête protégée par une serviette de toilette; on le tient de la main droite, la main gauche faisant balancier sur la hanche. Le puits est situé à 2 km environ. On attache le seau à une ficelle; on jette des branches de lentisque dans le puits pour retenir les impuretés; on les écarte avec le seau, et on trouve l'eau limpide. A la maison, on verse l'eau dans un petit seau en fer-blanc que l'on suspend à un chevron à l'intérieur : ainsi, on rafraîchit l'eau.

Aucune tradition n'existe à Beldj-Cité : c'est qu'à l'origine le village avait l'eau courante avec un robinet dans chaque cour; mais depuis six mois, le moteur est en panne. N'importe qui va chercher l'eau à n'importe quelle heure, avec un seau, à une source située en bas de la falaise.

Dans l'ancien village de Beldj, on part au puits en famille (femmes, jeunes filles, enfants). On reste plusieurs heures à faire sa toilette, laver le linge. Aucune tradition n'existe, fixant par exemple le moment où une famille se rend au puits; chacun évite simplement de gêner les autres. Le portage de l'eau s'effectue au moyen de seaux et de cruches. Tandis que le seau est porté à bout de bras, la cruche, munie de deux anses, est portée sur le dos avec une cordelette d'alfa (le dos est alors protégé par une serviette ou un chiffon). En hiver, on peut utiliser l'eau d'un puits situé au milieu du village; comme il tarit au printemps, on se rend alors à un autre puits situé à 200 m environ. L'eau de boisson est versée dans de petites cruches en terre; chacun a son cruchon qui est son verre personnel.

Aux Trois-Îlots, le portage de l'eau est réalisé indifféremment par les femmes, les hommes les enfants, à n'importe quelle heure du jour. On utilise en général des seaux en fer-blanc ou en plastique portés à

<sup>1</sup> L. LEFEBVRE (L.), *Enquête sur le portage de l'eau en Algérie. Premiers résultats* (septembre 1964). *Libyca, Anthropol. Préhist. Ethnogr.*, t. XIII, 1965, pp. 269-286 (p. 274).

bout de bras. Quand la distance est grande, les hommes vont à la fontaine en bicyclette ou en mobylette, utilisant alors des récipients fermés (nourrices, pots à lait, cruchons fermés en métal...). L'eau est conservée à la maison dans les récipients qui ont servi à la porter. On boit en puisant directement avec une tasse. L'eau de boisson n'est pas rafraîchie.

A Sidi-Moussa, hommes et garçonnets vont chercher l'eau à une fontaine située au bord de la route. A pied ou à bicyclette, ils s'y rendent avec des seaux ou des bidons à lait. Le portage de l'eau est inexistant à Desaix-Cité, puisque chaque maison a l'eau courante.

\*

Ainsi peut-on observer encore dans le massif du Chenoua certaines coutumes relatives au portage de l'eau. Cependant, elles cessent le plus souvent d'être impératives, ce qui révèle l'affaiblissement de la tradition. En revanche, il apparaît que le portage de l'eau est devenu une corvée que l'on voudrait bien éviter. A Ouzakou, les militaires ont installé des conduites et des robinets sans fournir l'eau : il arrive souvent que les femmes ouvrent un robinet, comme si ce geste allait les débarrasser du portage de l'eau. A Beldj-Cité, la panne du moteur est considérée comme une catastrophe. Et les habitants de Desaix-Cité<sup>1</sup> ressentent comme un privilège extraordinaire le fait de disposer de plusieurs robinets : un dans la cour, un dans une chambre (avec l'évier), et deux dans l'autre chambre (avec la douche et le lavabo).

Comme il a montré que la fertilité du sol ne conditionnait pas l'habitat<sup>2</sup>, Jean Servier a pu nier l'importance de l'eau quand il a étudié la montagne kabyle<sup>3</sup> : *L'eau est aussi abondante dans le Zakkar aux maisons dispersées que dans le massif kabyle aux villages denses. Les hommes appartiennent à un clan, et non à un point d'eau, ils ont une conception précise de leur vie sociale, ils creuseront pour trouver de l'eau, organiseront des transports à dos de femmes, sans jamais chercher à modifier leurs structures sociales.* Valable avant 1954, cette thèse apparaît maintenant contestable : sachant quel confort apporte l'eau à la maison, les femmes du Chenoua qui doivent continuer la corvée ancestrale s'y résignent mal, et jamais celles de Desaix-Cité n'accepteraient de retourner dans leur montagne.

\*

1. Nous n'avons pu visiter que l'intérieur de quelques demeures de l'ancienne agglomération et nous ignorons si les autres maisons disposent du même confort. (Pour les autres villages par contre, nos observations ont une portée générale certaine, car nous avons pénétré à l'intérieur d'une dizaine de maisons d'Ouzakou, d'une vingtaine de maisons de Beldj-Cité, de toutes les maisons habitées de Beldj-village et de la plupart des maisons des Trois-Îlots).

2. SERVIER (J.), *L'homme et l'Invisible*. Paris, Laffont, 1964, p. 260.

3. *IBID.*, p. 262.

Il serait cependant hasardeux de prétendre généraliser à l'ensemble de l'Algérie les conclusions que suggère une enquête au Chenoua : il est probable que l'évolution psychologique a été beaucoup plus lente en d'autres régions, car le Chenoua a subi des bouleversements qui ont hâté l'affaiblissement de la tradition. Pendant la guerre, ses habitants ont dû abandonner leurs fermes dans la montagne. La paix revenue, ils ont constaté que l'érosion d'une part, le tarissement de nombreuses sources d'autre part, avaient rendu improductive une terre, déjà peu fertile lors des enquêtes de Jean Servier<sup>1</sup> et de Xavier de Planhol<sup>2</sup>. Il leur a fallu renoncer définitivement à leur mode de vie traditionnel (dans chaque village toutefois, certains couples retournent parfois un mois ou deux l'été en montagne, davantage par attachement sentimental à la ferme natale qu'ils entretiennent que pour le bénéfice qu'ils retirent de la culture des jardins et surtout de la cueillette des fruits).

Observant ce double déracinement d'une collectivité contrainte à s'expatrier et à chercher de nouvelles ressources, un sociologue aurait été tenté de croire qu'elle évoluerait uniquement en fonction des nécessités économiques, apportant un semblant de justification à une thèse d'inspiration marxiste soutenue par Maxime Rodinson<sup>3</sup> : *Une société ne se bâtit pas autour de significations, mais autour de tâches essentielles sans lesquelles elle ne pourrait se continuer. Et comme l'individu, la société s'efforce en tout premier lieu à survivre, à perpétuer son existence (plus que son essence).* Sans nous dissimuler combien cette thèse peut apparaître simpliste, il nous est apparu intéressant de la confronter avec une situation qui, *a priori*, doit permettre de l'illustrer sans difficulté. Ainsi allons-nous étudier la vie économique actuelle au Chenoua, en essayant de voir si les changements survenus en ce domaine depuis une douzaine d'années n'ont pas provoqué une « mutation de valeurs ».

## LA VIE ÉCONOMIQUE

A Ouzakou, les hommes travaillent dans des fermes ou de petites industries de Tipasa. Ils cultivent un jardin et entretiennent des arbres fruitiers. Les femmes élèvent des lapins et des poules dans des cages grillagées ; toutes réalisent un peu de vannerie pour la vente aux touristes, mais une seule fait vendre ses poteries par ses enfants.

Beldj-Cité réunit une population de pêcheurs qui a conservé son ancien métier, et des paysans recasés devenus ouvriers comme précédemment. Il n'y a pas de jardins, mais des figuiers. Toutes les femmes

1. SERVIER (J.), *Les Portes de l'Année, rites et symboles. L'Algérie dans la tradition méditerranéenne*. Paris, Laffont, 1962, p. 109.

2. PLANHOL (X. de), *Les nouveaux villages de l'Atlas blidéen, du Chenoua et de la Mitidja occidentale*. Rev. afric., t. CIV, nos 464-465, 3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> trim. 1960, p. 274 et 276. L'auteur note « la présence de nombreuses griffes d'érosion, notamment sur le versant nord » et affirme que le massif est exploité « jusqu'aux limites souhaitables ».

3. RODINSON (M.), *Islam et Capitalisme*. Paris, éd. du Seuil, 1966, p. 200.

fabriquent pour la vente des poteries et des vanneries. Dans l'ancien village de Beldj, la vie économique est analogue, mais les poteries sont moins soignées.

Au village des Trois-Ilots où les hommes sont manœuvres dans des fermes, la grande pauvreté semble avoir engendré un désespoir qui risque de la maintenir. Cependant, les femmes élèvent des poules et des lapins, et parfois quelques chèvres ou moutons vivent dans des parcs à bestiaux adossés au mur de la maison et extérieurs à la cour. Mais il serait possible d'utiliser l'eau qui coule entre le village et la route pour irriguer des jardins ou faire pousser des arbres fruitiers. Le travail de poterie pourrait être plus soigné pour réduire la casse au moment de la cuisson, qui est bien plus importante que dans les autres villages. Au lieu d'avoir comme unique client un commerçant de Cherrhell, on pourrait essayer de réaliser la vente aux touristes par l'intermédiaire des enfants.

Au désespoir semble avoir échappé la famille qui habite le plus loin de la route et le plus près de la montagne. Très bien entretenue, l'habitation comprend « deux maisons » d'une pièce et une cuisine commune; les murs sont plus hauts qu'ailleurs et polis au galet; l'un des toits est recouvert de tôles ondulées. Cette famille possède un troupeau d'une vingtaine de moutons ou de chèvres, et deux ânes. Ceux-ci servent à transporter la terre ou des charges de bois, mais ils semblent surtout des animaux « de prestige ». En novembre, les femmes les utilisent pour aller chercher des olives dans la montagne; elles écrasent les fruits avec les pieds dans un petit bassin de la cour (en forme de cône, il mesure environ 70 cm de profondeur); elles versent ensuite de l'eau sur cette bouillie d'olives, et elles recueillent l'huile qui surnage. Il convient de noter encore que le travail de la poterie est beaucoup plus soigné que dans les autres demeures des Trois-Ilots.

A Sidi-Moussa, nous avons eu l'impression que beaucoup d'hommes n'avaient pu trouver de travail, car nous avons pu les voir inoccupés en semaine. La pauvreté semble plus grande encore qu'aux Trois-Ilots. Les femmes ne pratiquent que rarement l'art de la poterie à des fins commerciales.

Desaix-Cité semble très prospère, sans doute parce que les hommes sont des ouvriers agricoles qualifiés. On ne remarque ni arbres fruitiers, ni jardins à proximité. Chaque matin, un berger emmène un troupeau de chèvres et de moutons qui appartiennent aux diverses familles. Les femmes réalisent pour la vente des poteries qui apparaissent de médiocre qualité artistique, bien que d'exécution soignée.

\*

En confrontant les réactions aux problèmes économiques, on peut vérifier l'inexistence d'un déterminisme rigide. Dans trois villages disposant d'un faible pouvoir d'achat, on désire améliorer l'habitat: aux Trois-Ilots, ce n'est que très lentement que la tôle ondulée tend à se

substituer comme toiture aux couches épaisses de feuilles sèches de roseaux; à Ouzakou, on a recréé le cadre traditionnel en employant uniquement des matériaux locaux (roseaux, argile) qui ne coûtent rien mais exigent beaucoup de travail; à Beldj-Cité, dans le même but, on préfère acheter peu à peu des matériaux de construction (parpaings, tôles, ciment).

Il est remarquable que la moralité de solidarité traditionnelle ait survécu aux bouleversements: à Beldj-Cité, nous désirions acheter des pots: la femme sollicitée a appelé ses voisines afin qu'elles aient leur chance de gagner un peu d'argent. Aux Trois-Ilots, quand certaines familles ont du lait en excédent, elles ne le vendent pas, mais le donnent aux voisins ayant des enfants en bas âge.

Enfin, nous avons pu vérifier que subsistait, au moins à Beldj-Cité, une pratique traditionnelle en Kabylie. Le produit de la vente aux touristes des œufs, de la volaille, des vanneries et des poteries appartient aux femmes. Elles l'utilisent pour acheter des étoffes, des vêtements (corsages et robes plissées), parfois des bibelots, à des marchands ambulants qui font payer des prix exorbitants.

\*

Ainsi, pour le massif du Chenoua, la thèse de Maxime Rodinson apparaît encore moins valable que celle de Jean Servier, qui a eu au moins le mérite de donner une image du monde paysan algérien d'avant 1954 exacte dans l'ensemble.

Il semble que les valeurs apportées par la civilisation moderne ne se soient pas substituées aux valeurs traditionnelles, mais qu'elles coexistent avec elles. On peut espérer que le désespoir qui semble paralyser une grande partie des habitants des Trois-Ilots n'est que le prélude d'une adaptation à une situation nouvelle<sup>1</sup>. On peut regretter l'adaptation trop poussée peut-être des habitants de Desaix-Cité à un confort analogue à celui des citadins. Mais on ne peut que s'émerveiller devant la synthèse harmonieuse entre les valeurs traditionnelles et les valeurs nouvelles qui semble s'élaborer à Ouzakou et à Beldj-Cité.

Il semble que certaines circonstances aient favorisé la réussite dans ces deux villages. S'interrogeant en 1960 sur l'avenir des *nouveaux villages de l'Atlas blidéen et de la Mitidja occidentale*, X. de Planhol présumait du succès<sup>2</sup>, mais souhaitait une légère modification des plans<sup>3</sup>, permettant de *juxtaposer aux nouvelles demeures des apprentis ou des étables*. Les expériences réalisées involontairement au Chenoua montrent que le

1. Au cours d'une mission au Chenoua après la rédaction de cet article (en novembre 1966), nous avons été surpris par l'activité qui régnait aux Trois-Ilots: des clôtures de roseaux s'édifiaient, soit pour entourer des jardins, soit pour construire des maisons nouvelles.

2. PLANHOL (X. de), *Les nouveaux villages de l'Atlas blidéen, du Chenoua et de la Mitidja occidentale*. Rev. afric., t. CV, nos 466-467, 1<sup>er</sup> et 2<sup>e</sup> sem. 1961, pp. 40-44.

3. *IBID.*, p. 39.

succès peut être assuré en faisant confiance à l'initiative humaine<sup>1</sup> : une maison en parpaings peut satisfaire à la fois le besoin de confort et le désir de conserver l'habitat traditionnel : il suffit qu'on y adjoigne un terrain assez vaste pour que ses habitants puissent recréer leur cour intérieure et leurs appentis.

Ainsi évitera-t-on, au moins en partie, les effets néfastes du déracinement au sein d'une population destinée, selon l'expression de Cl. Pierre<sup>2</sup>, à accomplir « ce bond en avant » qui la fera entrer dans l'économie moderne.

C.R.A.P.E.

Equipe de Recherches

associée au C.N.R.S. (n° 51)

1. L'échec du regroupement dans la région de Collo, signalé par P. Bourdieu et A. Sayad, ne contredit pas notre conclusion. Cet échec en effet semble dû pour une grande part à un refus des « autorités » de « reconnaître les modèles et les valeurs qui dominent la vie paysanne et qui s'expriment à travers l'habitat traditionnel (clôture, cour, absence d'ouverture) ». Cf. BOURDIEU (P.) et SAYAD (A.), *Paysans déracinés, bouleversements morphologiques et changements culturels en Algérie*. Etudes rurales, n° 12, janv.-mars, 1964, pp. 56-94 (p. 89).

Pour la Mitidja occidentale, Cl. PIERRE en 1966 (*l. l.*, p. 146) montre que le bilan du regroupement comporte à la fois « des éléments négatifs dont le plus important est l'insuffisance des ressources qui engendre un sous-emploi chronique et la sous-alimentation » et « des éléments positifs, en particulier l'organisation d'une vie sociale moderne qui rend la population perméable aux nouveautés ».

2. PIERRE (Cl.), *l. l.*, p. 146.

## CIMETIÈRES A STÈLES EN BOIS TAILLÉ DU DOUAR SAHEL Sud-Ouest de MARENGO

PAR

J.-P. SAVARY

### INTRODUCTION

Le nombre connu des cimetières caractérisés par des sépultures munies de stèles en bois taillé était en Afrique du Nord, il y a encore peu de temps, fort réduit. Dans une étude de synthèse parue en 1963, M. le professeur G. Camps<sup>1</sup>, ajoutant un nouveau site à la liste alors existante, recensait les divers points où cette coutume était attestée : cinq centres au Maroc et huit centres en Algérie dont six dans l'Ouarsenis ou sur ses pourtours (environs d'Ammi Moussa, de Taine, de Teniet el Haâd, de Marbot, de Champlain et de Souk el Khemis) et deux dans des régions littorales (environs de Cassaigne et de Zeralda). En 1964, P. Cadenat<sup>2</sup> mentionnait deux nouveaux sites, proches l'un de l'autre, dans l'Ouarsenis méridional, à environ 40 km au nord-est de Tiaret. En novembre 1965 nous constatons l'existence d'un autre cimetière à stèles en bois taillé, dénommé Sidi Adda, à Oued Fodda (vallée du Chélif) en bordure même de la Nationale 4 ; le temps nous manqua pour en effectuer l'étude détaillée, mais nous pûmes nous rendre compte que s'il y avait des stèles anciennes sur ce site, la coutume de les fabriquer était encore très largement en usage, ce qui nous fit supposer que des recherches systématiques seraient probablement fructueuses. Cette prévision se réalisa très rapidement puisqu'au début de 1966, dans la même région, à environ 3 km à l'ouest de Carnot, M. le professeur G. Camps remarquait d'autres stèles funéraires en bois<sup>3</sup>. Également au début de l'année 1966, M. Janon inventoriait à Cherehell des stèles pyrogravées, tandis que notre camarade R. Letrosnes nous indiquait qu'il venait de voir plusieurs *makabra*<sup>4</sup> à *chouahed*<sup>5</sup> en

1. CAMPS (G.), *Remarques sur les stèles funéraires anthropomorphes en bois de l'Afrique du Nord*. Libya, Anthrop. Préhist. Ethnogr., t. IX-X, 1961-62, pp. 205-221.

2. CADENAT (P.), *Notes d'ethnographie (Département de Tiaret), I, Stèles funéraires en bois taillé*. Libya, Anthrop. Préhist. Ethnogr., t. XII, 1964, pp. 315-322.

3. CAMPS (G.), *La Préhistoire en Algérie et les activités du C.R.A.P.E. durant l'année 1966*. Libya, Anthrop. Préhist. Ethnogr., t. XIV, 1966, pp. 437-472 (p. 449).

4. Dans le langage courant ce mot signifie « cimetière ».

5. Les *chouahed*, les témoins, appellation générale des stèles funéraires.